

82

HISTOIRE

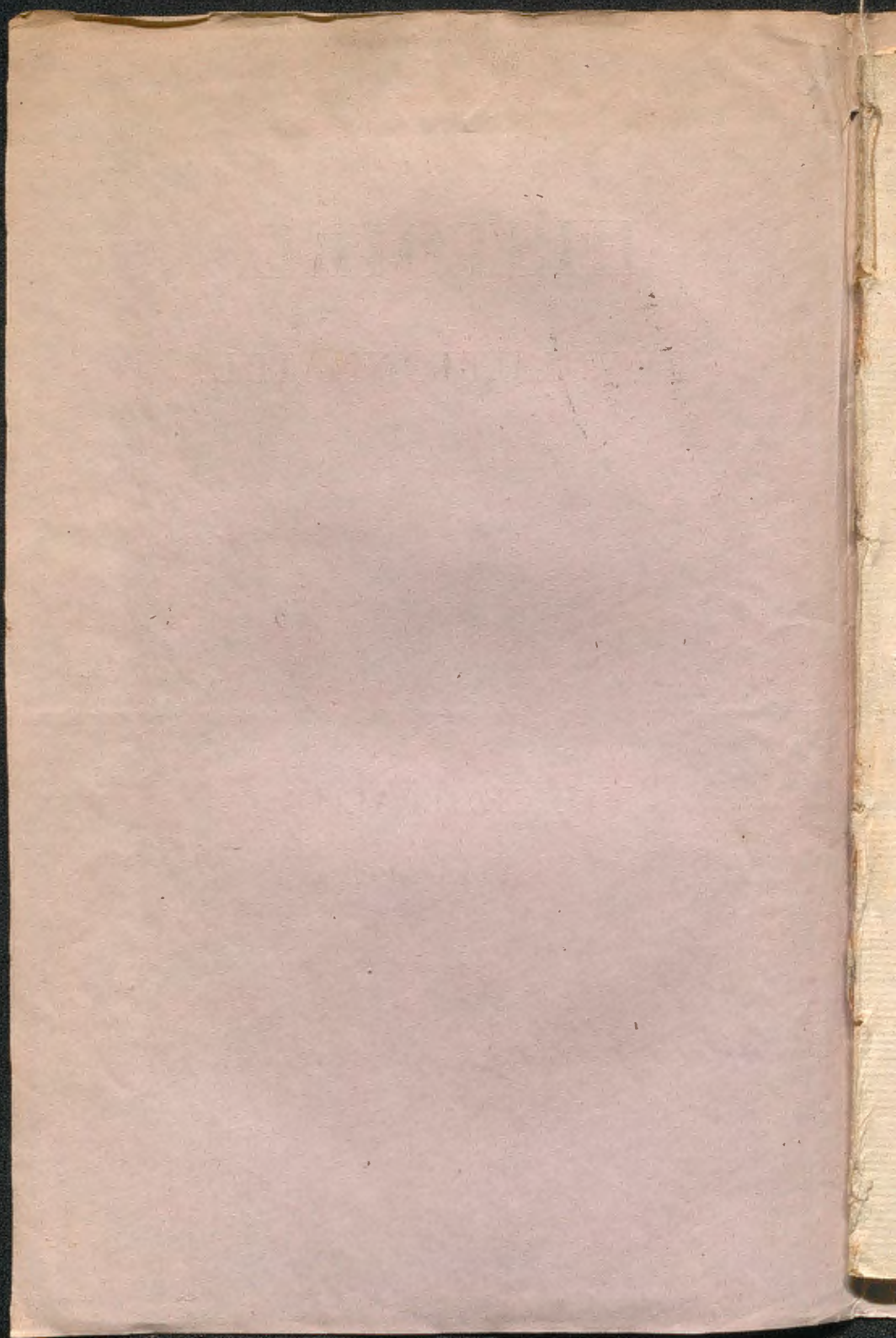
RÉVOLUTIONNAIRE.



LIBERTÉ, ÉGALITÉ,
FRATERNITÉ

ou





Cote 82

LE TEMPLE

DE

VÉRITÉ.



Quoi ! Rome & l'Italie en cendre
Me feront honorer Sylla !
J'admirerai dans *Alexandre*
Ce que j'abhorre en *Attila* !

ROUSSEAU.

Se 1851



P R É F A C E

C O U R T E ,

Mais très-importante à lire.

U N E Préface est ordinairement une petite amande honorable faite par l'amour-propre. Je désirerois mettre ici le mien à couvert, en rappelant que, dans un tems de Révolution, on doit placer son goût comme sa conscience à l'ordre du jour. Je voudrois encore couvrir ma médiocrité de l'impossibilité où l'on est en voyageant rapidement d'avoir toutes les commodités nécessaires pour faire de l'esprit, mais j'ai peur qu'on ne me réponde qu'on peut se dispenser d'en faire, & certes le Public gâté par l'éloquence naturelle des Goutte, des Lameth, des de Croy, a le droit de se montrer difficile.

Je m'explique donc clairement , & j'avertis tout Lecteur délicat , qu'il se trompé fort s'il croit trouver ici un de *Lille* ou un *Boufflers* , je ne suis qu'un bon *Patriote* , ce qui dispense d'avoir de la grâce & du talent , & je déclare sans feinte que les vers qu'on va lire , sont des vers *libres* , mais *libres* comme notre sublime Constitution , c'est - à - dire *mauvais*.



LE TEMPLE

DE

LA VÉRITÉ.

A tout esprit il n'est donné
De repousser un beau mensonge ;
Le vrai se voit abandonné
Pour les erreurs d'un heureux songe,
Le fard souvent est préféré
Au doux éclat de la nature,
Et plus d'un sage est égaré
Par l'art savant de l'imposture.
L'erreur alors nous fait gémir,
Elle est l'objet de l'indulgence ;
Si ses vœux l'on ne peut offrir
A l'esprit faux , à l'ignorance ,
Le mal se peut au moins couvrir

Des motifs de la conscience.

Mais quand l'erreur n'a pour appui

Que les forfaits & l'impudence ;

Quand l'imposteur appelle à lui

Le brigandage & la vengeance ;

Quand le sophisme est remplacé

Par le poignard ou la potence ;

Lorsque l'honneur est exposé

A la menace , à l'indigence ,

Cet art grossier n'est pas celui

Qui peut séduire une ame honnête.

Que de remords , hélas ! s'apprête

L'intriguant qui lui sert d'appui !

Aussi *Pauline* , fatiguée des mensonges que l'on imprime , que l'on chante , que l'on déclame , que l'on donne , que l'on vend dans Paris , me proposa-t-elle l'autre jour de fuir les lieux infectés par l'erreur , & de nous retirer au moins pendant quelque tems dans le Temple de *la Vérité*. *Pauline* craint peu de s'approcher de cette Divinité sévère.

Son toint si frais lui vient de la Nature ;

Son doux regard exprime avec candeur

Le sentiment qui pénètre son cœur :

Un ton naïf est la moindre parure

Des traits faillans de son folâtre esprit.

Feindre seroit pour *Pauline* impossible :

A la gaieté sans art elle sourit ,

Et le malheur toujours la voit sensible.

Ces traits enchanteurs peuvent-ils craindre
d'être éclairés par le flambeau de la Vérité ?

Le grand jour s'éd à la vertu ;
La nuit est l'élément du vice :
Aujourd'hui tout est confondu ,
Et la franchise , & l'artifice.

Je ne pouvois prendre mon parti sur ce
voyage avec autant de confiance que *Pauline*.
Que la lumière pénètre dans mon cœur , lui
dis-je , je ne crains pas d'en voir éclairer tous
les replis à vos yeux ; mais si l'illusion vous
fait trouver en moi quelque charme imaginaire ,
si le flambeau de la vérité doit détruire à vos
yeux toutes les erreurs , devez-vous chercher à
acquérir des lumières nouvelles aux dépens de
mon bonheur ? Dissipez cette crainte injuste ,
me répondit *Pauline*.

Tu connois mal la vérité :
Ah ! crois que sa sévérité
Ne peut frapper que sur le crime :
Pour ménager la tendre estime
Qui , des cœurs , forme le lien ,
La vérité trouvera bien
Quelque moyen doux & facile
De rassurer ton cœur docile.
Graves-bien ces mois dans ton cœur :
Tout prestige n'est pas mensonge ;

Et celui qui fait mon bonheur ;
Ne sauroit passer pour un songe.

Rassuré par ce Discours de l'être qui connoît le mieux le caractère & les charmes de la Vérité, je consentis à l'accompagner dans ce voyage. Notre premier soin fut de nous assurer d'un Guide qui pût diriger notre marche. Le Temple de la Vérité n'est point si facile à trouver qu'on le pense : un seul chemin y conduit, tandis que mille routes larges & semées de fleurs en détournent. Dès que notre projet de voyage fut connu, cent Guides plus pressans les uns que les autres, sollicitèrent notre confiance.

D'abord vint la *Philosophie* ;
Elle paroît avec orgueil ,
Et traitant tout de rapsodie
Ne croit bien sûr que son coup-d'œil ;
Mais tant d'esprits à vains systèmes
Se la disputaient tour-à-tour ,
Que nous craignîmes pour nous-mêmes ,
Les voyant s'égarer de détour en détour.

Elle nous parut très-propre à diriger les Académies qui craignent tant de s'approcher de la *Vérité*, que même les salaires de leurs Savans, elles ne les acquittent qu'en jettons.

Une femme d'un air cinique
 Se présente à nous hardiment ;
 Elle portoit pour vêtement
 De vieux haillons & du clinquant :
 C'étoit , je crois , la *Politique*.
 Son front livide , un corps meurtri ,
 Saignant encore d'une blessure ,
 Ne pouvaient nous offrir aussi
 Qu'une marche triste & peu sûre.

Madame , lui dis-je , quand on veut ainsi se charger de conduire les autres , il ne faudroit pas paroître avec des traces aussi sensibles de ses chûtes & de ses malheurs. Ce sont des bagatelles que cela , me répondit-elle , j'en dirige des millions qui ne se dégoûtent pas pour si peu de chose. Nous crûmes devoir être plus difficiles ; & tandis que nous repoussions cette folle mutilée ,

Je vis paroître un jeune enfant ;
 Il vint à nous en gambadant :
 Un minois frais , un air riant ,
 Son œil frippon , mais séduisant :
 Tout en lui me parut brillant ;
 Il passa très-rapidement
 Sur l'article du compliment ,
 Et puis nous dit ingénument :
 On vous aura probablement
 Dit que je suis un garnement ;
 Qu'on voit peu de sage maman
 M'accueillir d'un air confiant ;

Que des cœurs je suis le tyran ,
 L'auteur de tout égarement ,
 Mais tout ça n'est qu'un vieux roman :
 On fait qu'on parle constamment
 Du vrai mérite méchamment.
 Je viens d'apprendre en ce moment
 Que vous changez de logement :
 C'est sans doute l'amusement
 Que vous cherchez en voyageant ;
 Reposez-vous sur mon talent ,
 Si vous voulez marcher gaiement.

Mon cœur alloit déjà battant :
 Je répondis en soupirant :
 Monsieur est par trop obligeant ;
 Si j'étois maître , assurément
 Vous auriez le gouvernement
 De ma personne dès l'instant :
 On doit marcher heureusement
 Avec un Guide si charmant ;
 Mais voyez , je suis constamment
 Très-soumis au commandement
 Du jeune objet ici présent ;
 Faites-lui goûter l'argument
 Qui m'entraîne décidément.

Pauline étoit muette & interdite ; je n'aurois
 jamais cru qu'un jeune enfant pût avoir autant
 d'influence sur la raison & la sagesse ; *Pauline*
 eût peut-être été séduite comme moi , si l'é-
 tourdi ne l'eût abandonnée à ses réflexions pour
 courir après un papillon & cueillir quelques

fleurs. Après un combat intérieur , *Pauline* me fit observer tout le danger qu'il y avoit à choisir un pareil Guide.

Vois son air léger , me dir-elle ;

Doit-on espérer sur son aile

D'arriver à la Vérité ?

Le papillon incertain , peu fidèle ,

Ne peut suivre un chemin de nulle fleurs planté ,

Et ce perfide enfant gâté

Le prend toujours pour son modèle.

L'Amour ne fait que voltiger ,

Il ne sauroit se diriger.

Le bien pourroit-il le séduire ,

Quand au hazard il se laisse conduire ?

Avec quel soin en ce moment ,

Son bandeau fatal il nous cache :

On s'égare immanquablement ,

Quand aux aveugles l'on s'attache.

J'avois été trop séduit par la proposition de ce jeune enfant , pour ne pas trouver cette morale beaucoup plus belle qu'agréable. Après avoir quelque tems voltigé dans la campagne , l'Amour revint à nous chargé de fleurs. Que leur parfum me parut délicieux !

Pauline prit d'un air distrait ,

Parmi ces fleurs la plus légère ;

Le jeune enfant d'un air coquet

S'applaudissoit du bon effet

Que sur le cœur de la Bergere
Alloit produire son bouquet.

Mais quelle fut sa surprise & ma douleur ,
lorsque Pauline le plaçant sur ses genoux , lui
dit en souriant : mon enfant ,

Si jamais de douces chimeres
Je puis entretenir mon cœur ,
Je veux à vos aîles légères
Laisser le soin de mon bonheur :
Chaque jour par des vœux sinceres ,
J'obtiendrai de vous quelque fleur ;
Alors si des larmes ameres
Sont le fruit de votre rigueur ,
Jamais des reproches sévères
Ne vous apprendront mon malheur :
Vous ne pouvez , dans mon voyage ,
M'être d'aucun utile usage :
En tous lieux l'ivresse vous suit ,
Et le vrai trop souvent vous fuit.

Pauline rougit en prononçant ces mots ;
elle pressa l'Amour contre son sein avec une
émotion qu'elle ne put dissimuler ; puis détournant
la tête , elle le repoussa d'une main légère.
C'est ainsi qu'elle parvint à congédier ce Dieu
sans exciter sa colere.

Il se choqua si peu de son refus ,
Que , pour calmer ma profonde tristesse

Et ranimer mon visage confus ,
 Il me remit aux soins d'une Déesse
 Dont le secours adoucit le malheur :
 Son air serein produit la confiance
 Au doux effet qu'elle fit sur mon cœur ,
 Je vis bientôt que c'étoit l'Espérance.

L'Amour une fois congédié, le choix d'un
 guide me parut une chose bien difficile. Com-
 bien furent repoussés sans examen !

Le *Bel-esprit* étoit venu ;
 Il étoit fin comme une aiguille
 De tous côtés il éparpille
 Les traits piquans dont il pétille ;
 Mais pour profond il n'est tenu.
 Depuis long-tems il regne en France ;
 Il sent beaucoup, jamais ne pense.
 Comme la fleur qu'il tient en main ,
 Il ne voit point le lendemain.

Je commençois à désespérer de notre voyage,
 lorsque *Pauline*, dont les yeux clair-voyans
 apperçoivent tout, distingua dans la foule em-
 pressée

Une jeune Divinité
 Qui, dans sa modeste parure ,
 Ne peut avoir rien emprunté
 Que des trésors de la Nature.
 Elle écoutoit avec bonté
 Les longs discours de la Science ;

Donnoit avec fagacité
 De bons avis à l'Innocence;
 Supportoit par humanité
 Les fots propos de l'Ignorance,
 Et repoussoit avec fierté
 Tous les écarts de l'Impudence.
 Cette aimable Divinité
 Qu'on nomme la *Simplicité*,
 Se montre rarement en France;
 Mais par un excès d'indulgence,
 Le Ciel un peu moins irrité,
 A permis que, pour son agence,
 L'Anglais choisit un Député
 Que suit une jeune beauté,
 Dont les regards pleins d'innocence,
 Le calmé & la naïveté,
 Par un succès bien mérité,
 Prouvent que l'on peut voir en France
 L'autel de la *Simplicité*
 De mille adorateurs encore fréquenté.

Pauline parla avec confiance à cette Divinité.
 Celle-ci ne se fit pas prier long-tems; elle au-
 roit pu prétexter un engagement & nous ré-
 fufer pour se donner un air affairé, mais

Elle ne connoît pas la ruse
 Qui défoblige impunément.
 Elle nous dit ingenuement:
 Je n'ai rien ici qui m'amuse
 Et je vous suis incessamment.

Vous allez voir une Déesse
 Que je connois parfaitement ;
 Je suis sa sœur , & franchement
 J'ai grande part à sa tendresse.
 La Force qui du même sang
 N'aquit aussi , toujours défend
 Sa sœur dans la moindre détresse.
 Mais c'est à moi le plus souvent
 Que pour la voir chacun s'adresse.

Nous partîmes tous les trois. Avant d'arri-
 ver au chemin qui conduit au Temple de la
Vérité , nous fumes obligés de traverser une
 vaste plaine qu'on nous dit s'appeller le champ
 de l'*Incertitude* & de l'*Ignorance*.

Sur ce terrain brulant flotte la Populace.
 L'Ignorance & l'Intrigue au gré de leurs desirs
 Agitent en tous sens cette effrayante masse.
 A d'horribles clameurs se joignent les soupirs
 Et les funebres cris de ces tristes victimes
 Que traîne sur ses pas l'impunité des crimes.
 C'est ainsi que la mer jusqu'en ses fondemens
 Voit les flots soulevés par la fureur des vents.
 Cet élément fougueux , excité par l'orage ,
 Ne rencontre plus rien qui résiste à sa rage.
 Il semble se jouer des plus pèsans vaisseaux ;
 Il frappe de terreur pilote & matelots.
 La vague en masse énorme abandonne la terre
 Et se joint en grondant aux éclats du tonnerre.
 Les chocs , les froissemens brisant tous les agrès ,
 Du passager plaintif étouffent les regrets.

Tout annonce l'horreur du plus affreux naufrage ;
 Déjà mille débris flottent sur le rivage.

Rien ne m'a j'amaï paru plus horrible que
 le tableau que nous avions sous les yeux.

Tantôt en groupes divisé,
 Contre les efforts de l'intrigue
 Auxquels il étoit exposé,
 Ce Peuple n'offroit point de digue.
 Ici par d'effrayans dangers
 On voyoit la *terreur* panique,
 Souffler dans ces esprits légers
 Une frayeur tragi-comique.
 Plus loin par son cruel poison
 Du Peuple infectant la raison,
 L'on remarquoit la *Calomnie*
 Qui toujours vit dans l'insomnie.
 Ailleurs au fort de la moisson
 La *Famine* maigre & livide
 Faisant du pain avec du son,
 Rendoit bouillant le plus timide :
 Ici s'entendoit le débat
 De la *Faim* & de l'*Opulence*.
 L'*Envie* armoit contre l'*Eclat*
 Tous les bâtons de l'*Indigence*.
 Par-tout la *Sottise* agitoit
 Cette triste foule automate ;
 Son cri de raliment étoit
 Le nom bannal d'*Aristocrate*.
 Enfin quand chaque passion
 A remué la *Populace*,

Se montre la *Sédition*
 Qui la réunissant en masse,
 Lui donne un cours impétueux.
 Elle détruit les édifices,
 Et par-tout allume des feux
 Que l'enfer seul trouve propices.

Pauline effrayée de ce spectacle hideux, fut
 plus d'une fois tentée de revenir sur ses pas;
 cependant soutenue par son courage & par son
 amour pour la *Vérité*, elle continua sa route
 sous la protection de notre guide, qui seul
 peut traverser sans danger cette horde barbare.
 Le cœur déchiré, nous marchions au milieu
 des clameurs de la *Déraison* & de la *Cruauté*.
 Par-tout nous voyons un Peuple séduit

Frapper dans son égarement
 D'un trait mortel la *Bienfaisance*,
 De ses mains déchirer son flanc
 Et se vouer à l'*Indigence*.

Déjà nous approchions de l'extrémité du
 champ de l'*Ignorance*, où le chemin qui con-
 duit au Temple de la *Vérité* se sépare de la
 route large qui mène à l'autre du *Mensonge*.
 C'est-là que nous aperçûmes *Ma...as*.

Ecrivant sur une potence
 Avec du sang une sentence

Pour favoriser la licence ;
 Voulant traiter de sotte enfance ;
 La trop tardive prévoyance
 Qui pour tranquiliser la France
 Osa reprimer la démence
 Et fit respirer l'innocence.

Il parloit au Peuple avec une grande chaleur ,
 il lui prêchoit le crime , & le Peuple l'écoutoit
 avec un véritable intérêt. Près de lui *C... es.* ,
des M.... ns.

Dans ses mains balançoit
 La funebre lanterne ,
 Sur son cœur la pressoit
 Et puis la décrassoit
 Quand elle étoit trop terne.
La... th environné de l'éclat du pouvoir
 Passoit en ce moment , *C... le* se prosterne
 Et du triste fanal faisant un encensoir ,
 A grands coups de lanterne
 Flatte des Jacobins l'ornement & l'espoir.
La... th avec grandeur reçoit ce doux hommage ,
 S'appuyant sur du *P... t* avec lui le partage.
 Ces civiques amis viennent baiser sa main
 Et prennent de l'erreur le spacieux chemin.

Les *bravo* , les *vivat* se font entendre ; la voix
 du patriotisme national frappe les airs , & cha-
 cun tremble d'effroi.

Soudain *G....* at accourt à la clameur civique;
 Il préparoit obscurément
 Sa plume académique
 Au grand événement
 Qu'un Auteur famélique
 Saisit avec empressement.
Marat, dit-il d'un ton patriotique,
 Ne peut être pour nous qu'un folâtre Ecrivain,
 Assez bon pour un coup de main.
 Mais moi je prends le sens philosophique
 Des attentats & des brigands.
 A *Desmoulins* je fais la nique,
 Et suis l'Oracle de mon tems.

Cependant comme il n'est pas donné à tous
 les Philosophes, ainsi qu'à *César*, de penser &
 d'agir en même tems, le sublime *G... at* vit
 avec peine que ces Héros qui venoient de le
 devancer dans la carrière, marchaient si vite
 dans le chemin de l'*Erreur*, qu'il lui seroit dif-
 ficile de les suivre & de prendre par le fait
 leur Patriotisme & leur Philosophie. Dans l'em-
 barras où il se trouvoit,

Un Dieu malin vint à son aide
 Et fit paroître un jeune *Aliboron*
 Qui dans un coin dévorait un chardon;
 Contre la faim triste remède !
 Le Grand *G... at* y voit très-mal;
 En tatonnant, l'Auteur s'apprête
 A se hisser sur l'animal,

Et prend la croupe pour la tête.
 Au premier coup de l'épéron
 Le pétulant *Aliboron*
 A contre sens *G...at* entraîne
 Au milieu de la triste plaine,
 Où la *Sottise* se démène.
 Quelques amis par des holà
 Veulent calmer la jeune bête ;
 Mais *Camus & Bouche* sont là
 Qui protègent ce coup de tête.
 Laissez voler ce Conquérant ,
 S'écrient les deux Patriotes ;
 C'est pour un sujet très-pressant
 Qu'il va déchirer ses culottes.
 Pour la conquête d'*Avignon* ,
 Le Grand *G...at* sur son ânon
 Va traverser toute la *France*.
 Que le ciel lui donne assistance !

Pauline & moi pensâmes que les malheureux
Avignonnois arroseroient de leurs larmes & de
 leur sang la couronne de lauriers dont le Grand
G...at alloit ceindre sa tête.

L'Histoire des humains en pareils faits abonde.
 La gloire de *César* fit le malheur du monde.

Mais quelles tristes idées s'élevèrent dans
 notre esprit , quand nous remarquâmes de
 quelles foibles circonstances dépendent le bon-
 heur ou le malheur des hommes. Si le grand
Ga..at

Comme il avoit eu ses lunettes, il n'auroit jamais fait ce glorieux, mais affligeant voyage.

Cependant un spectacle plus doux frappoit nos regards & consolait nos âmes. Une foule de Citoyens aisés autant que paisibles, qui pensoient qu'un Marchand n'a pas besoin pour son Commerce de savoir faire l'exercice, & qui rougissant de l'orgueil des Banquiers, des Avocats & des Philosophes, ne croyoient pas qu'il fallût être *Duc & Pair* pour être libre, cette foule nombreuse suivoit avec fermeté le chemin de la *Vérité*; elle étoit guidée par le *bon sens* & l'*amour de l'ordre*: Malouet marchoit au premier rang.

En gémissant, sur chaque Auteur
Avec mépris il lance
Un regard plein d'horreur,
Et d'un pas mesuré s'avance
A travers les poignards & malgré le poison;
Moyens affreux que brave sa raison.

Nous suivîmes de près cette foule intéressante. Si le chemin nous parut offrir quelques obstacles à vaincre qui retardoient la marche, l'air au moins y étoit plus pur; l'âme y devenoit plus sereine, & nous ne voyons qu'à une distance rassurante l'affreux tableau qu'offroient

sur le chemin de l'*Erreur* les hommes entassés,
& agités dans tous les sens par la violence
des passions.

A peine avions-nous fait quelques pas sur
ce chemin que nous rencontrâmes un groupe
que les circonstances rendoient intéressant pour
nous. *Calonne*, *Brienne* & *Necker* venoient de
se rencontrer.

Calonne encor léger
Arrançoit sa coëffure,
Et cherchoit à changer
En galante parure
L'air de Magistrature
Qu'avec peine il endure.
Le *Cardinal* embarrassé,
N'avoit aucune contenance,
Il paroïssoit tout harrassé
Des fatigues de la *Finance* ;
Son œil n'est point encor lassé
De pleurer les maux de la *France*.
Le *Patelin Necker* sur le genou pointu
De sa chérie & vertueuse femme,
Se reposoit, mollement étendu.
Pour l'endormir, la généreuse Dame
Le balançoit sans bruit sur son genou,
Et recevoit sa tête sur son cou.

Leur conversation fut pour nous du plus
grand intérêt.

C'étoit un dialogue ,
 Comme les font les Trépassés ,
 Ou bien c'étoit le monologue
 De nos Ministres déplacés.
 Le vrai se dit sans qu'on y songe ;
 Sur ce chemin de *Vérité* ;
 Et plus d'un homme est arrêté ,
 Sans le prévoir , pour un léger mensonge.

Calonne attaquoit ses deux rivaux , & leur reprochoit en riant ; à l'un , au lieu de se présenter en qualité de Réformateur , d'avoir voulu se faire Financier ; à l'autre , au lieu de rester Financier , de s'être fait Législateur. Accablés sous le poids de la *Vérité* & de l'*Expérience* , les deux Ex-Ministres voulurent , pour répondre aux argumens de *Calonne* ,

L'entretenir de gaspillage.
Calonné trouva bien plus sage
 De continuer son voyage ,
 Voulant offrir à la Divinité
 Son amour pour son Roi , sa grace & sa gaieté.

Ses deux Confrères suspendirent leur marche. Le *Cardinal* , avant de se présenter au Temple de la *Vérité* , vouloit rendre un compte exact des immenses travaux qu'il doit avoir préparé depuis vingt ans dans son cabinet.

Il faut aussi que le Gênois donne
 Un compte précis, sans erreur ;
 A notre Roi, de sa Couronne ;
 A la *France*, de son bonheur.

En avançant nous parvînmes à un point de
 la route, où le chemin de l'*Erreur*, par une
 sinuosité, s'approchoit infiniment de nous.

Tout-à-coup sur un monticule
 Nous découvrons le *Ridicule*,
 Qui, par maints tours, divertissoit
 La foule qui l'applaudissoit.
 Je sentis bien que ma *Pauline*,
 Dont l'humeur est toujours badine,
 Voudroit connaître le sujet
 Qui, tant de monde, faisoit rire.
 Elle s'élance où ce desir l'attire.
 Mais quels éclats ! le ventre de *Targe*

Etoit le monticule
 Qui sert au *Ridicule*
 De treteux, de bascule,
 Pour faire tous ses tours.
 C'est *Avocat* finir ses jours
 Au milieu des éclats de rire
 Que son nom seul inspire
 A la fine satire.
 Qu'il goûte en paix cette félicité
 Que tout esprit sage s'accorde,
 A trouver dans le calme & la tranquillité
 Que tiennent l'union, la paix & la concorde.

Après nous. être amusé pendant quelque tems à contempler ce monument funebre élevé à la gloire du *pere & mere* de notre sublime Constitution, nos regards se fixerent

Sur trois *Princesses combinées*,
 Par nos grands troubles détronées ;
 Elles avoient toutes les trois
 L'esprit & le cœur aux abois,
 De l'air brutal dont l'Assemblée
 Avoit reçu le Bulletin,
 Que de sa tête boursofflée,
 Le grand Neckér un beau matin,
 Malgré sa femme défolée,
 Avoit envoyé de St.-Ouin.

L'objet le plus intéressant pour les *trois Princesses* étoit de savoir s'il falloit examiner l'affaire comme une question de sensibilité ou comme un point de morale. Effectivement, d'un côté, un homme malade du chagrin de n'avoir pu éviter à l'Assemblée la peine de gouverner l'*Empire des François*, & dont le Bulletin est accueilli avec autant de froideur par ses enfans chéris, étoit bien fait pour exciter la sensibilité la moins exagérée ; de l'autre, l'inconstance & la légèreté des Peuples, l'instabilité de l'opinion, le néant de la gloire, les malheurs de l'ambition, étoient des sujets

de morale propres à développer la plus sublime métaphysique. *Les Princesses* traitoient sur la route ces questions intéressantes ; c'étoit leur morceau de réception pour se présenter au Temple de la *Vérité*.

Elles étoient fort mal traînées ;
 Quand la *Botteuse* au naturel
 Abandonnoit ses destinaées ,
 Elles approchoient de l'Autel
 Où ces *Princesses* combinées ,
 Disoient vouloir être menées ;
 Mais pour un pas fait en avant ,
 Douze se faisoient en arrière ,
 Toutes les fois qu'une autre *Douairière*
 Se chargeoit du gouvernement.

Il existe peu de *Cocher* qui pût se flatter de conduire de front le *Naturel* & l'*Exagération*. Au moment où nous passâmes, une réflexion piquante produisit un mouvement d'exaltation qui fut pour l'*Exagération* ce qu'un coup de fouet est pour une jument fringuante ; par un de ces soubre-sauts qui n'étonnent jamais mais qu'on ne sauroit prévoir, elle fit reculer la carrossée de vingt pas, & nous fûmes presque renversés du choc.

Lorsque par ce mouvement rétrograde des *Princesses*, nous ne fûmes plus à portée d'en-

tendre leur vive & bruyante conversation , nos oreilles furent frappées d'une musique extraordinaire.

Ce bruit pour nous étoit nouveau ;
 Les sons formant cette harmonie ,
 Quoique frappés sur un ton faux ,
 Ne manquoient pas de mélodie.

La *Simplicité* s'aperçut de l'embarras qu'avoit *Pauline* pour découvrir ce que pouvoit être cet étrange concert. Elle lui expliqua alors que les murs du Temple de la *Vérité*, avoient la propriété de repousser avec beaucoup de force les faux-sermens des amans , les protestations trompeuses des Courtisans , les déclamations patriotiques des Avocats , les conseils désintéressés des Agioteurs , les principes soi-disant Monarchiques du *Club* de 89 , ainsi que tous les honnêtes mensonges qui trompent les hommes. Ce concert , ajouta-t-elle , n'est point troublé par le langage des *Jacobins* ; leurs coupables hurlemens ne se dirigent point sur le Temple de la *Vérité* , & ne sauroient plaire qu'aux sourds & aux aveugles.

Cette explication donna beaucoup d'agitation à *Pauline*.

D'une oreille attentive ,
 Détromposant les sons ,
 Dans sa recherche active
 Elle comparoit tous les tons.

Je devinai son projet ; & après lui avoir
 donné tout le tems nécessaire à ses recherches ,
 je lui demandai si , dans cette foule de sons
 confondus , elle avoit reconnu ma voix. *Rau-*
line rougit ,

Et par ce modeste langage
 Mon cœur fut bien plutôt instruit ,
 Que ne l'eût fait le verbiage
 De mainte femme bel-esprit.

Au milieu de cette très-bruyante musique ,
 nous vîmes paroître un Courtisan qui doit à lui
 seul conserver l'espece. Il portoit sous son bras
 des mémoires en faveur des mandians , & sur
 sa poitrine un *St.-Esprit* de Diamans.

Chassé du Temple , il lui tournoit le dos ,
 Et d'un air fat bégayant quelques mots ,
 S'en revenoit comme un foudre de guerre ,
 Je n'avois pas là grande affaire ,
 Dit ce Héros ; pour parler sans mystere ,
 Je desirois faire ma cour
 Au Roi qu'on y voit chaque jour ;

Mais sans raison devant la porte
 N'ont-ils pas mis un fier Soldat ?
 Si c'eût été quelqu'Avocat,
 M'auroit-il chassé de la sorte ?

Comme il finissoit ces mots, une bouffée de vent fit rouler à nos pieds des milliers de cocardes enlacées. Ces frêles rubans que le vent promenoit avec tant de facilité, étoient chargés du redoutable patriotisme du sieur d'O....s & les rosettes fléchissoient, pour ainsi dire, sous le poids dont elles étoient accablées. Je crus que *Pauline* alloit en ramasser quelques aunes pour se faire une garniture, mais elle y renonça bientôt, quand elle vit que ce ruban étoit crotté à faire honte. Ce qui n'étoit pas étonnant vu la manière dont il voyage.

Pendant que nous cherchions à nous débarrasser de ces cocardes, le son d'une trompette guerrière nous fit lever la tête ;

A nos yeux étonnés paroît la Renommée
 Dirigeant son vol dans les airs,
 Et des exploits de notre Armée
 Allant instruire l'univers.
 Sa trompette annonçoit la Gloire,
 Qui, dans le char de la Vidoire,
 Conduisoit l'immortel Bouillé
 Au Temple de la Vérité.

Ce Général , fidele compagnon d'armes ,
pour partager avec ses Troupes les honneurs
du triomphe comme elles avoient partagé avec
lui les dangers du combat , s'étoit placé sur
le char entre un de ces intrépides Gardes-Na-
tionaux & un de ces Soldats fideles qui , au
prix de leur sang , avoient rendu le calme à
Nancy , livré aux horreurs du brigandage &
de la révolte.

Pauline à leur passage
Leur rendit un hommage
Flateur pour le courage.
En tous tems le suffrage
Qu'à la fleur de son âge
Donne une femme s'age
Le Guerrier encourage
A braver le carnage ;
Et fût un noble usage
Femme au gentil corsage
Préférer l'hommage
Qu'on fait qu'elle partage
Avec le Dieu sauvage
Qu'honore le courage.

Les honneurs rendus à ces Vainqueurs par
Pauline & les honnêtes gens , aigrit le fiel d'un
groupe *Jacobite* , qui se mit à vomir sur les
Pacificateurs de la *Lorraine* un torrent d'inju-

res & de calomnies; mais *Bouillé*, qui ne croit pas que l'honneur d'un grand homme doive dépendre du poison des scélérats, écoutoit d'un air serein gronder l'orage, prêt encore à verser son sang pour un Peuple ingrat. C'est ainsi que

*Le Nil a vu sur ses rivages
Les noirs habitans des déserts
Insulter par leurs cris sauvages
L'Astre brillant de l'univers.
Cris impuissans ! Fureur bisarre !
Tandis que ce Peuple barbare
Poussoit d'insolentes clameurs,
Le Dieu poursuivant sa carrière,
Versoit des torrens de lumière
Sur ces obscurs Blasphémateurs.*

La multitude de personnages que nous rencontrions sur la route, rendoit notre marche très-lente. Nous venions de hâter le pas, lorsque notre curiosité fut excitée par la vue d'un homme dont le visage cicatrisé, ressembloit à ces rochers hideux sillonnés par la foudre. Il agitoit avec fureur une énorme crinière, semblable au taureau qui, se préparant au combat, frappe la terre de son large front & la fait voler en poussière.

De clerc-à-maitre avec la *Vérité*
 Il vouloit faire un marché très-sévère.
 Il lui disoit : *tant tenu, tant compté,*
 Pour vous je suis à ce prix là, ma chère.
 Dans ce bas monde il faut suivre son sort,
 Observoit-il avec beaucoup d'audace,
 Mon talent est l'ami du coffre-fort,
 Je suis toujours un sot pour la besace.

Il accueillit d'un rire sardonique la *B...e d,*
S.../ qui passoit en ce moment.

Du haut d'un char fragile
 Et sans précautions,
 Elle menoit d'un air facile
 Un grand attelage indocile
 Qu'on nomme les *Prétentions,*

Vous avez beau fouailler vos bêtes, crioit
 cet homme d'un air malin, vous ne trouverez
 jamais le modele qui vous a devancé, & que
 vous suivez à la pisse.

Sur sa route *Coigny* ne laisse point de traces;
 Car il n'est rien plus léger que les *Graces.*

Un brouillard épais s'éleva du sein de la
 terre & déroba à nos yeux une partie des ob-
 jets. Cet événement très-commun dans la sai-
 son où nous voyagions, c'étoit le mois d'Oc-

robre, nous contraria dans notre marche. Ces
pendant,

A travers cet épais nuage
Je reconnus un Général
Qui, ma gré le bruit infernal
Que fait un Peuple qui voyage,
Sommeilloit sans penser à mal.

La brume étoit si forte que nous ne pûmes
découvrir de quel côté il tournoit son visage,
ni distinguer si la troupe qui l'accompagnait,

Portoit ces armes homicides
Qu'un jour le sang des innocens
Rougit, ainsi que les serpens
Que nourrissent les *Eumenides*,
Ou si c'étoit uniquement
Cette Garde sûre & paisible
Qui par sa constance invincible,
Arrête le débordement
Des maux dont la triste anarchie,
Par tant d'effroyables moyens,
Menace à chaque instant la vie
Des plus honnêtes Citoyens.

Le brouillard fut pour moi plus fatal que
pour le reste de ma petite caravane. Comme
je la devançois de quelques pas, marchant avec
beaucoup de confiance, je frappai ma tête
contre une bascule qui étoit placée d'une ma-

niere très-incommode pour les voyageurs, puisqu'elle croisoit la marche de tout le monde & n'offroit d'agrément qu'à ceux qui en font usage. Quand je fus revenu de mon premier étourdissement, je reconnus placés sur les deux extrémités de la bascule M. *M....ou* & l'*Ev. d'A...n*. Ces MM. me parurent entendre fort bien le *jeu* de la bascule; ils se *haussaient*, ils se *baissaient* avec un art merveilleux; & quoi qu'il fallût beaucoup travailler des jambes, le Prélat n'y alloit point comme un boiteux. Une troupe de *Banquiers* & de *Capitalistes* les regardoient *jouer* avec un avide intérêt. Lorsqu'un des *joueurs* s'élevoit, nous remarquâmes qu'il paroissoit tout *doré*; apparemment que lorsqu'il étoit parvenu à cette hauteur, les rayons du soleil frappaient sur lui sans être interceptés par le brouillard; car lorsqu'il *baissoit*, il reprenoit une couleur plus terne. Ce *jeu* nous auroit paru beaucoup plus intéressant à observer, si nous n'avions vu avec peine que le champ dans lequel ces MM. s'étoient malheureusement établis, après avoir annoncé une précieuse récolte, avoit cependant été tellement *soulé* par les *joueurs*, qu'il n'offroit plus que l'*aspect* de la *ruine* & de la stérilité.

Nous avançons vers le terme de notre

voyage ; c'étoit moins encore le brouillard qui avoit ralenti notre curiosité que le peu d'importance des objets qui se présentoient à notre vue. Les deux routes étoient couvertes de ces enfans *jockeys* qui tous les jours vont dans quelque *Club* prendre une opinion & dans leur écurie se livrer à leurs plus sérieuses occupations. Nous vîmes encore cette foule de Députés braillards ou taciturnes qui voyageoient sur leur derriere , & dont l'Histoire ne recueillira les noms, que lorsqu'on voudra calculer l'influence d'un cul-de-jate sur une Constitution.

Nous apperçûmes enfin ce Temple brillant de lumière. Avec quel empressement nous nous précipitâmes vers la porte ! Nous nous présentions avec d'autant plus de confiance que nous n'avions pas pris à l'*Hôtel-de-Ville* & au *Comité des Recherches* de ces passeports avec lesquels on ne passe point ; nous ne redoutions pas l'interrogatoire d'un Sergent, & l'inspection d'une Municipalité.

Un Guerrier à nous se présente
D'un air aimable & complaisant ;
Sa diction pure & saillante
Ajoute encore au compliment,
Qu'une beauté sage & touchante
Obtient de tout Soldat galant.

Une maniere nonchalante
 Charme dans son comportement ;
 Et de sa cravatte pendante
 On peut tirer cet argument ,
 Que , si sa main est négligente
 En recherchant quelqu'ornement ,
 La nature plus prévoyante
 A pris sûr elle uniquement
 Le soin d'orner son ame ardente ,
 En unissant au sentiment
 L'art d'une méthode savante

Frappé de mille traits de ressemblance, je
 crus reconnoître dans ce Guetrier un des plus
 illustres défenseurs de l'honneur & du Trône.
 Je réclamai avec confiance les bons offices de
Cazals. Il me répondit en souriant : votre er-
 reur n'a rien qui m'étonne. Quand je voyage
 sur la terre, je me montre aux hommes sous
 le nom de *Cazals*, mais ici je m'appelle *la*
Loyauté.

Il accueillit avec transport la *Simplicité* qui
 nous servoit de guide, & nous fumes introduits
 promptement dans l'intérieur du Temple.

Deux sentimens partagerent nos ames, le
 respect pour la Divinité qui l'habite, & l'é-
 tonnement du petit nombre d'hommes qui par-
 viennent à pénétrer dans cette enceinte.

Mounier

Mounier & *Lally* offroient en ce moment un sacrifice à la Divinité. *Lally* immoloit sur l'Autel de la *Vérité* l'enthousiasme qui longtemps avoit aveuglé son génie. Le sage *Mounier* offroit une victime expiatoire pour le découragement dont il avoit laissé frapper son ame à la vue des crimes dont il étoit entouré.

Bergasse qui les accompagnoit, parcouroit d'un œil ferme & assuré les beautés du Temple, & en les admirant toutes n'étoit étonné d'aucune.

La France en pleurs s'attachoit sur leurs pas,
Leur montrait de son sein la sanglante blessure,
Cherchant encor près d'eux une main sage & pure
Qui put la dérober aux horreurs du trépas.

Nous nous approchâmes de la Divinité qui nous reçut avec bonté. Elle daigna nous entretenir quelques momens, & nous faire connoître les personnages les plus importants qu'elle avoit admis dans son Temple. Elle nous fit remarquer l'Abbé Maury. Il étoit appuyé sur la palme de l'éloquence & contemploit avec sérénité les poignards dont il étoit entouré & les couronnes qui l'attendent. *Cicéron* & *Demostène* l'entretenoient avec intérêt; ils lui demandèrent comment, né dans un Gouvernement

monarchique, il se trouvoit à la première Assemblée de la Nation, doué d'un talent oratoire qui ne se forme jamais dans les Républiques mêmes que dans le tems d'orages & de convulsions.

La *Vérité* se plaignit à nous & nous dit : cet Orateur n'a jamais employé assez d'art pour me faire valoir ; parlant à des hommes corrompus, il ne devoit pas effaroucher leur esprit & revolter leur amour propre en me présentant toute nue.

Pauline fut étonnée de cette réflexion de la part de la Divinité, & comme elle n'étoit pas venue dans le Temple de la *Vérité* pour déguiser ses opinions, elle lui répondit avec énergie.

Pour quoi masquer son caractère ?
 Lorsque Phoebus veut sur la terre
 Murir les fruits & jaunir les guereux,
 Le voit-on par de vains apprêts
 Purger les cieux de tout nuage,
 Et par la crainte d'un orage
 Tromper l'espoir du Laboureur
 En le privant de sa chaleur ?
 Non, c'est aux feux brûlans de l'ame
 Que doit s'allumer le flambeau,
 Dont un puissant génie enflame
 Les traits frappans de son tableau.

Placez vos esprits froids dans une Accadémie ;
L'homme sans passions fut toujours sans génie.

La *Vérité* ne répondit que par un soupir ,
& fit remarquer à *Pauline* tous les avantages
du mensonge qui se présentoit toujours aux
hommes avec succès sans précautions, lorsque
le vrai a besoin des ressources de l'art même
pour se faire écouter.

Pendant cette petite discussion entre la Di-
nité & *Pauline*, il se fit dans le Temple un
très-grand mouvement, & bientôt nous fûmes
instruits que c'étoit le bon Roi *Louis XVI*
qui arrivoit : à cette nouvelle *Louis XIV* leva
la tête d'un air grave & fier ; le brave *Henri*
qui folâtroit dans un coin avec *Gabrielle*, versa
des larmes d'attendrissement, & puis releva sa
barbe grise d'un air à faire trembler tous les
Jacobins.

Il se forma bientôt autour de ces deux Princes
un groupe considérable des Héros de ces deux
siècles qui vouloient voir la Cour de *France*.
On entendoit au milieu d'eux la voix d'*Henri*,
qui répétoit avec délice : *C'est ainsi que ma*
brave Noblesse m'entourroit les jours de combat.

Comme tous ces Gentilshommes avoient con-
servé les mœurs chevaleresques, dès qu'ils apper-

curent *Pauline*, ils s'empressèrent de lui offrir une place au premier rang. Henri IV voulut l'avoir à son côté. *Gabrielle* fut un moment jalouse, mais je ne fus jamais inquiet ; je connoissois trop bien *Pauline*, & je savois qu'elle répondroit au Roi Henri : *J'aime mieux mon Ami, au gué ! J'aime mieux mon Ami !*

Enfin parut un grand nombre d'hommes qui précédoient le bon Roi dans sa marche. On se pressoit autour de lui sans aucun ordre, car il n'existe plus de véritable rang que dans les degrés de fidélité ou d'amour. Je vous vis tous François fideles,

Dont les noms chéris de la gloire
Seront au Temple de Mémoire

A jamais conservés.

Envain du noir fiel de l'envie,

Des poisons de la calomnie

Vous êtes abreuvés.

Le Sage, ami de la Décence,

En s'opposant à la Licence,

Sert mieux la Liberté,

Que ne le fait cette démençe

Et les Discours pleins de jactance

D'un cinique effronté.

Soyez l'appui de la couronne ;

Et si l'on renverse le Trône,

Calmez vos généreux esprits.

Vos noms seront toujours écrits]
Sur ses nobles & grands débris.

Comme tout ces grands hommes étoient empressés à chercher leurs descendans parmi les Amis du Roi ! le Maréchal de *Turenne* fut le premier à s'apercevoir de l'absence du *Duc de Boullion* : on lui apprit alors qu'il étoit occupé à donner des fêtes au Maire d'*Eyieux*.

Le Duc de la *Roche-foucauld*, l'*Homme aux Pensées*, cherchoit en vain ses parens. J'avois, dit-il, au moins autant d'esprit que mes enfans ;

J'ai fait la guerre aux Rois , je l'eusse faite aux Dieux ;
Je combattois alors , morbleu ! pour de beaux yeux ,
Et n'eus jamais voulu sacrifier ma vie :
Pour faire triompher l'ardente *Avocatie*.

Le célèbre Maréchal de *Boufflers* tréfaillit de joie en voyant passer son Chevalier. Le Comte de *Gammont*, *Hamilton* & *Chaulieu* le caressoient avec ivresse,

D'une façon badine
Chacun d'eux le lutine ;
Mais celui-ci s'obstine
A courtoiser *Pauline*,
Dont la grace enfantine
Lui rappelloit *Aline*.

Bayard en voyant passer un Gentilhomme
s'élançe vers lui ; & le serrant dans ses bras,
lui dit ;

Honneur du Dauphiné, brave & sage *Virieu* ,
Pour retracer *Bayard* au sein de sa Patrie ;
Tu sauras en dépit de la Philosophie
Servir ton Roi, les Français & ton Dieu.

Les Connétables furent sur le point de briser leur épée, en voyant avancer les *Mont-Morency*, qui avoient couvert leur écusson d'un crêpe noir ; mais quand ils furent de quoi il étoit question, ils se consolèrent bientôt.

Le vieux Maréchal de *Biron* répétoit avec douleur ; mais *vraiment*, je ne conçois pas que mes Gardes-Françaises & mon neveu ne soient pas là ; où s'est donc enfoui cet esprit aimable ? Que sont devenus ces sentimens chevaleresques ? La Nature ne s'est donc montrée prodigue, que pour enrichir un Avare, ou plutôt la pudeur empêche-t-elle de développer des talens en faveur d'un Parti que l'on rougit de servir.

Quand l'Evêque de *Clermont* parut, *Bossuet* l'accueillit avec distinction, & tous ces Preux Chevaliers qui toujours ont su honorer la Re-

ligion & le courage, se prosternerent avec respect.

Le grand *Condé* fut au-devant de son petit-fils, & lui remit avec confiance le bâton de Commandant qu'il avoit arraché à la victoire au milieu des palissades fumantes de *Fribourg*.

Et vous aussi, jeune *Philippe*, vous précédez le Roi votre frere.

De quels vifs applaudissemens

- Vous accueillit cette Noblesse !

Si ses plus tendres sentimens

Ont pu charmer votre jeunesse,

Les généreux transports que peut sentir un cœur

Vous assurent un prix fait pour votre sagesse,

Hélas ! les jours de la détresse

Sont une école de grandeur.

D'un Peuple détrompé vous connoîtrez l'ivresse.

Quand de sa confiance il festira l'abus,

Son premier mouvement d'équité, d'allégresse,

Sera de rendre hommage à toutes vos vertus.

Il faudra que, joignant la douceur à la grace,

Vous fûtes un appui pour tous les malheureux.

Que chez vous un bienfait ne laisse d'autre trace

Qu'un desir plus ardent de faire des heureux.

Enfin, la *Vérité* descendit quelques marches de l'Autel pour recevoir la Reine, qui d'un air majestueux & bon, traversoit la foule de ses sujets fideles.

A tous les bons Français, combien la Reine est chere!
Ils alloient à l'instant tomber à ses genoux.

Mais pouvoient-ils être jaloux
Qu'elle se détournât pour embrasser sa mere ?

Marie-Therese reçut sa fille avec ce sentiment de tendresse & de fierté que doivent éprouver les Héros quand ils revoyent des enfans qui savent imiter leurs grandes qualités.

Ma fille, lui dit-elle, en ornant ton enfance
Des plus douces vertus, de grace & de beauté,
Je croyois avoir fait pour la Reine de France,
Ce que pour être heureux un Peuple eût souhaité.
Pouvois-je, hélas ! prévoir qu'un généreux courage
Deviendrait nécessaire aux jours de mon enfant !
Ah ! grace au Dieu puissant, tu fus en faire usage
Pour te montrer encor plus digne de mon sang.
Les Rois doivent braver les poisons de l'envie.
J'entends jusqu'en ces lieux l'horrible calomnie ;
Elle s'agite en vain, & son atrocité
Ne fait te reprocher qu'un excès de bonté.
Tu peux avec honneur opposer à l'envie
Cette approbation que te donne *Marie*.

Tout le monde écoutoit cette conversation dans un respectueux silence ; mais le bon *Henri* ne put rester plus longt-tems tranquille. *Ventre saint-gris*, dit-il, Madame, si un sentiment vil pouvoit entrer dans l'ame d'un Béarnois, je

serois jaloux de votre gloire ; permettez au moins qu'au nom de tous les vrais Soldats François, je baise avec respect la plus belle main de l'univers. Ce Roi brave & gallant avoit un tel feu dans les yeux, & mit tant de vivacité dans son action, qu'il fut impossible de reconnoître s'il rendoit cet hommage au courage ou à la beauté.

Henri sembla recueillir sur cette main royale un feu nouveau : ventre *saint-gris*, il n'existe donc plus de François, puisqu'une Reine jeune & belle s'est vue abandonnée seule à la fureur des Brigands. De mon tems, nous nous serions tous fait hacher pour venger l'insulte faite à la dernière des femmes.

La Reine écoutoit avec un sourire aimable cette boutade du brave *Henri*, & lui répondit avec douceur. Vous faites tort au courage & à la loyauté françoise. Je pouvois d'un seul regard armer un million de bras pour ma défense. Mais j'avois aussi mon courage, & persuadée que je pouvois à cette époque racheter la paix au prix de mon sang, je résolus de m'immoler sur l'Autel de la Patrie.

Marie-Thérèse serra sa fille dans ses bras en pleurant d'attendrissement ; tous les François poussèrent un cri de fureur, & *Henri* se

retournant avec indignation s'écria : puisque cette femme héroïque a trouvé des assassins, je ne dois pas m'étonner d'avoir rencontré un *Ravaillac* !

L'arrivée du Roi interrompit cette conversation. Il avoit l'air triste, mais calme ; & jamais rien n'eut plus que ses vertus & ses malheurs le droit de paroître dans le Temple de la *Vérité*.

Tous ces Princes étoient instruits de ses infortunes ; ils étoient trop sensibles à ses peines pour ne pas l'en entretenir. *Henri* fut le premier à lui dire : *ventre saint-gris*, mon fils, quand j'assemblai mes Notables à Rouen, je ne quittai pas mon épée. Je m'étois pénétré de cette vérité, qu'un Roi qui aime vraiment son Peuple doit toujours prêter l'oreille aux conseils des sages de la Nation, mais qu'il doit garder son épée pour réprimer les funestes projets des factieux. L'expérience, répondit le Roi, ne m'a que trop appris à admirer votre sagesse. Mais vous pouviez gouverner vos Etats en Roi Guerrier, mon siècle ne me permettoit de régir mon Empire qu'en Roi Philosophe. Pressé par mon amour pour mes Peuples, j'appellai successivement auprès de ma personne tous ceux qui me parurent briller par leurs ta-

tens dans l'administration, & je vis tour-à-tour mes choix censurés par l'opinion publique. Je repris enfin celui que la voix du Peuple sembloit me proposer, & croyant me donner un premier Ministre, je n'ai fait qu'élever un Chef de Parti. Il faut l'avouer ; son ame ne s'est point trouvée à la mesure de celle de ses complices ; après leur avoir ouvert l'arène, il n'a pas osé les suivre jusqu'à la fin de la carrière. Il est aujourd'hui lui-même victime de ses projets ; mais son ambition l'a rendu moins malheureux que je ne le suis devenu par ma bonté.

La *Vérité* touchée du Discours de ce bon Roi, lui adressa ces mots :

Louis, à tes malheurs tout mortel est sensible.
 Tu voulus aux François donner la Liberté.
 Les bornes qu'établit la sage Antiquité,
 Ne furent plus pour eux qu'un joug dur & pénible ;
 Dans l'Empire dès-lors rien ne fut respecté.
 On se crut libre en France au sein de la licence,
 Et l'on prit pour sagesse un excès de démente.
 Mais ce Peuple aujourd'hui par ses maux éclairé,
 Sans renoncer au droit qu'il a de vivre libre,
 Desire de le voir par son Roi modéré.
 Je ne te parle point de ces hommes qu'enivre
 La fureur du pillage ; espoir des Factieux,
 Ils doivent sans danger disparaître à tes yeux,

Quand ton Peuple chéri redevenu plus sage ,
 A l'homme exagéré , refuse son suffrage.
 Ne ferme point l'oreille aux cris des bons François.
 Faudra-t-il de leurs maux te retracer l'excès ?
 Vois-tu de tous côtés les traits de la misère ,
 Frapper les malheureux dont *Louis* est le pere ?
 Le Commerce languit ; l'Ouvrier sans secours
 Du travail de ses mains n'entretient plus ses jours.
 Le crime est impuni ; les pleurs de l'innocence
 Aux Tribunaux détruits redemandent vengeance.
 On plaide envain les droits de la propriété ;
 Le paisible Habitant n'a plus de sûreté.
 Par de perfides coups on s'appe la Morale :
 Il n'est de droits sacrés que ceux de la cabale.
 L'intrigant par son art appelle tout à lui ;
 Et la vertu modeste est par-tout sans appui.
 Au dehors l'ennemi menace les frontieres.
 As-tu pour l'arrêter de puissantes barrieres ?
 Le Trésor est sans fonds ; l'Armée est sans Soldats ;
 La France est le jouet de tous les Potentats.
 De quelques Factieux voilà pourtant l'ouvrage !
 Des droits qu'on t'a donnés faits un plus noble usage.
 Les esprits sont changés ; la France veut un Roi
 Qui fasse avec vigueur exécuter la Loi.
 Pour ton Peuple défend les droits de ta Couronne.
 Tout esprit éclairé , sur les marches du Trône ,
 Verra toujours l'Autel de notre Liberté.
 Son appui le plus sûr est dans la fermeté ,
 Avec laquelle un Roi déconcerte l'intrigue ,
 Et fait à la licence opposer une digue.
 De lâches Courtisans par l'aspect des poignards
 Chechent à s'effrayer. Ah ! songe à la Patrie !

Lorsque tant de François lui consacrent leur vie ,
 Le Scéptre doit aussi s'offrir quelques hasards.
 Mais élève ton front , rasleois-toi sur ton Trône ,
 Et tu verras alors , malgré les scelerats ,
 Que la Liberté fait , sans dangers , sans éclats ,
 Voltiger son *Bonnet* autour de la Couronne.
 Du respect pour les Loix naquit l'autorité
 Dont la France au Monarque a confié l'usage ;
 Et lorsqu'un intrigant malgré lui la partage ,
 C'est l'ennemi du Peuple & de la Liberté.
 Sans crainte il faut savoir défendre sa puissance.
 Repousse loin de toi les traîtres courtisans ;
 Accueille avec égard tes zélés partisans ;
 Entretiens avec soin cette sage balance
 Qui fait la Liberté. Mais sur tout souviens-toi
 Qu'il faut savoir être homme afin d'être un grand Roi.

Le Discours de la *Vérité* fit frémir la *Licence*
 qui voltige sans cesse autour du Temple , sans
 jamais pouvoir y pénétrer. Elle voulut combattre
 l'effet qu'il pouvoit produire en faisant enten-
 dre la voix du *Mensonge* ; mais personne ne
 lui prêta l'oreille. *Pauline* qui se voyoit au
 terme de son voyage , écrivit sur ses tablettes
 les principaux traits de ce Discours , persuadée
 qu'elle ne pouvoit rapporter rien de plus utile
 à sa Patrie , que des vérités propres à rétablir
 la paix & l'ordre dans l'Empire. En sortant
 du Temple , elle fut huée par la Populace , &
 cette petite humiliation (si c'en est une) coûta

aux *Jacobins* une vaingtaine d'écus. Rentrée chez elle dans Paris, elle voulut pour se délasser de ses fatigues changer de linge; cette opération que la Liberté Française a rendu très-dangereuse, lui a coûté cher. Elle a oublié ses tablettes dans ses poches. Sa blanchisseuse, bonne Patriote, les a portées au Comité des Recherches; car une des premières vertus de la Liberté est de faire de tous les Citoyens des dénonciateurs. Le respectable Comité qui, sous les auspices de l'honnête *Sillery*, veille nuit & jour sur notre bonheur, envoya au nom de la Liberté forcer la maison de *Pauline*. On l'enlève au milieu des tenebres de la nuit, & la pauvre *Pauline* tremblante & sans appui,

Dans le simple appareil

D'une Beauté qu'on vient d'arracher au sommeil,

se trouve tout-à-coup transportée au milieu des nouveaux potentats qui depuis quinze mois gouvernent despotiquement la France. Avec quel art le grand Général de l'Armée Parisienne & ces grands Inquisiteurs, cherchent à obtenir la permission de fouiller dans les poches de ma *Pauline*.

Quels affreux secrets decouvroit *Sillery* dans cette triste nuit! Les expressions d'un sentiment

pur & délicat le firent reculer d'horreur. Sur tous ses papiers, ma *Pauline* recevoit l'hommage qu'on rend avec délice à la vertu aimable ; souvent un badinage léger égayoit de ses traits piquans les scènes ridicules que nous offrent de tems en tems nos théoriques Législateurs, quelquefois nous gémissions comme de véritables *Aristocrates* sur les horreurs, les injustices, les brigandages, dont nous voyons tant d'honnêtes Citoyens être les victimes. Tremblez, Français, s'écria Sillery dans son enthousiasme patriotique ! Les honnêtes gens conspirent contre nous ! De ce moment ma pauvre *Pauline*, qui n'a jamais fait trembler que l'Amour, devint un objet de terreur pour les plus zélés Révolutionnaires.

Français ! voilà notre liberté. A qui pourrois je demander justice des violences qu'a éprouvées *Pauline* ? Et vous déclamez contre l'ancienne Police ! Nous en avons tout l'espionnage : nous n'avons perdu que la sûreté qu'elle nous procuroit.

F I N.

